

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XXII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XXII.

La Wiese. — Une route du bon vieux temps. — Aspect de la vallée. — Usines et filatures. — Hébel, le poète de la Forêt-Noire. — Les « Pfankuchen ». — Les lits allemands. — Le pain « mas-sue » ; le potage à l'orge ; les plats nationaux. — Le triomphe de l'Allemagne. — Schopfheim. — Un lac invisible. — La cruauté de Diane. — « L'Erdmannleinhoehle » ou la « Grotte des petits hommes de terre ». — Une république souterraine. — Mœurs et coutumes des nains.

Née aux flancs d'une roche et de brouillard nourrie,  
Jamais l'œil d'un mortel n'aura l'effronterie  
D'aller fouiller au fond de ce pierreux séjour  
Les replis du mystère auquel tu dois le jour.  
La troupe des esprits seule en ce lieu pénètre  
Par des sentiers secrets qu'on ne peut reconnaître.

Ainsi Hébel chante la naissance de sa Wiese bien-

aimée par la plume de son traducteur Max Buchon.

Issue des entrailles du Feldberg, elle se précipite de rocher en rocher, forme mille chutes cristallines, babille sous les bocages, se réchauffe au soleil, écoute le chant des fauvettes et des mésanges, frétille coquettement à Todtnau, court, va, saute, bondit, se calme et épanche ses ondes dans les prairies de Schoenau.

La pimpante rivière nous rejoint alors ; elle resplendit, ainsi qu'un miroir d'acier, dans sa couche moelleuse, aux premiers feux de Phébus. La rosée, en s'évaporant, emplit la vallée d'une douce fraîcheur ; un léger brouillard s'irise à la lumière sans cesse grandissant ; les montagnes s'éveillent, secouent la gaze nocturne qui les voilent ; le tableau tout entier s'illumine seul, le Belchen reste enveloppé dans son humide linceul et cache ses traits sous sa laiteuse couronne, comme un pacha coiffé d'un gigantesque turban.

A peine avons-nous dit adieu aux dernières maisons de Schoenau, que métiers et fuseaux bourdonnent à nos oreilles : c'est l'immense filature de Wembach, dont les six cents ouvriers sont au travail. Puis, un ruisseau s'élanche dans la Wiese, le Boellenbach. Une route en remonte le cours, se fauflant entre les plis du vallon vers Neuweg, Sirnitz, Badenweiler ; une autre s'achemine gaillardement sur le versant occidental de notre vallée, monte, redescend avec lui, apparaît au faite de ses croupes ou s'enfonce dans ses sillons : c'est l'ancien chemin de la Wiesenthal, un souvenir du bon vieux temps où les routes couraient par monts et par vaux, insouciantes des ravins le long desquels elles dégringolaient, des torrents qu'elles traversaient à gué, des rochers qu'elles escaladaient hardiment, des précipices qu'elles côtoyaient en filles téméraires. Mais les routes ont bien changé ! Timides, fades, précieuses, elles redoutent à présent les chutes, ont horreur de se mouiller les

pieds, ne voudraient pour rien au monde s'essouffler à gravir une pente un peu raide, ont le vertige à la vue d'un gouffre béant ! Il leur faut des ponts, des parapets, des bornes protectrices, d'ingénieux lacets qui leur épargnent et sueur et dangers.

Notre voie appartient à cette race de chemins efféminés. Tantôt, elle est à droite, tantôt, elle est à gauche, contournant le moindre talus, sautant la rivière qui la pourrait souiller ou marchant sur la pointe des pieds, avec la grâce et la prudence d'une Parisienne que la crotte épouvante. Qui le croirait ? Une route allemande !... Mais les routes allemandes sont autrement coquettes que leurs sœurs de France.

Cependant, le paysage change à chaque instant d'aspect : de riches tapis de prés se déroulent en vertes ondulations sur le flanc des montagnes, aux cimes ceintes d'un diadème de sombres forêts ; ou ce sont des champs d'or, que la brise agite comme une mer embrasée, roulant ses vagues chatoyantes vers les flots de la rivière. Puis, la chaîne se rompt : c'est un fertile vallon, dont la fraîche haleine nous apporte sur ses ailes des parfums d'aubépines et des senteurs de foin ; c'est un abrupt ravin, d'où le murmure du torrent arrive à nous comme la voix de ses sorcières et de ses mauvais génies. Tranquille, somnolente, la Wiese épanche nonchalamment ses ondes verdâtres, s'abrite sous un bosquet, glisse à l'ombre d'un berceau, revient au jour et entr'ouvre un œil pour voir une chapelle, une gorge, un rocher, un hameau endormi lui-même sur le gazon ou blotti mollement derrière sa guirlande d'arbres fraisiers : tel est Kastell, piqué dans la montagne qui nous fait face comme un bijou d'origine romaine. Ou bien, les collines se rapprochent et s'escarpent, les blonds épis s'éclaircissent, les prés amaigris montrent les trous qui déchirent leurs tissus, les sauvages forêts s'emparent

de la nature et les rochers effilent leurs dents à travers leur noir manteau. La Wiese, assoupie, sent les premières morsures de la pierre : elle s'éveille, regarde, s'effraie, tremble, bouscule ses flots, se blesse, hurle de douleur et ne se calme que pour prêter son aide à l'infatigable filateur, au bruyant forgeron, au blanc meunier, au scieur tapageur ... Divisée en vingt canaux, elle tombe de tout son poids sur la roue qu'elle met en branle, frappe vigoureusement les aubes des usines, clapote, bouillonne, écume et poursuit sa course, toute heureuse du devoir accompli. Sa tâche est bien rude, cependant. Les fabriques se succèdent, les forges se touchent. C'est Membach, ce pauvre hameau, il y a dix ans la proie de l'incendie, dont les neuves maisons me semblent horribles sous leurs traits réguliers et leur teint banal ; c'est Atzenbach, s'arrondissant capricieusement autour du Leisenberg, plein du brouhaha de son importante filature, qui n'emploie pas moins de 450 ouvriers ; et partout, le babillage des fuseaux, le sifflement des navettes allant et venant avec une effroyable vitesse, la fonte bouillante coulant en flots ignés, le fer embrasé crachant des bouquets d'étincelles, le bruit du lourd marteau retombant en cadence, le vacarme assourdissant des chaudières que l'on boullonne ; puis, c'est Zell, jolie petite ville de 2500 habitants, pittoresquement accotée à la base du Blauen-Zeller, aux rues resserrées entre un double rang de vieilles maisons, dont les pignons capricieux nous reportent à l'époque de sa fondation par les dames nobles du chapitre de Saeckingen, en 1373, tandis que leurs étalages touffus de culottes multicolores et d'oripeaux baliant au vent ou le cri strident des locomotives me disent sa prospérité d'aujourd'hui.

La ville dépassée, la vallée élargit ses flancs et son lit se fertilise. Un hameau surgit, à sa droite, d'une ceinture

de pommiers, Hausen, la patrie du grand Hébel. A l'une de ses maisons étincellent des caractères d'or, celle dans laquelle le poète passa les premières années de son existence. Mais, si le génie fut grand, la cabane était pauvre : une chétive maisonnette, enfouie sous les mailles de son réseau de sarments, avec un toit de chaume coiffant des murs d'argile. Et, cependant, le voyageur qui passe auprès d'elle se découvre respectueusement, car il reconnaît sous cette écorce grossière la demeure de l'un des plus illustres écrivains de la moderne Germanie. Une brave famille campagnarde en a fait à présent son nid ; nous la voyons, à travers les vitres verdâtres des fenêtres, engouffrer avec volupté la « Pfankuche » que la mère vient de distribuer à ses enfants. La muse d'autrefois ne se nourrissait que de nectar et d'ambrosie ; les maîtres du jour préfèrent les crêpes terrestres aux plats enivrants des dieux ! Tous les goûts sont dans la nature.

Jean Pierre Hébel naquit le 10 mai 1760, à Bâle, où son père, un pauvre tisserand de Hausen, était jardinier et sa mère domestique. Le père mourut peu de temps après la naissance du fils et la mère s'en revint au hameau de la famille : l'enfant passa ainsi ses premières années à voir couler la Wiese, en écoutant les gémissements du vent dans la feuillée. Mais la veuve ne survécut guère à la mort de l'époux bien-aimé ; des âmes charitables songèrent au pauvre orphelin, qu'elles destinèrent à l'état ecclésiastique. Elles le conduisirent, en conséquence, au gymnase de Carlsruhe, où il récoltait promptement les fruits de ses brillantes études : il y obtenait, en effet, en 1798, une chaire de professeur, et y occupait bientôt après la première place, en qualité de directeur, tandis, qu'en 1819, il recevait le titre de prélat, la charge la plus élevée que pût ambitionner un ministre protestant, charge qui lui donnait le droit de siéger à la chambre haute du grand-duché.

Déshérité de la fortune, d'une santé chétive, Hébel ne se maria point. Il était de commerce facile et d'humeur gaie; chacun recherchait son amitié; sa conversation, affable autant que spirituelle, captivait ses auditeurs. Amant passionné de sa chère Forêt-Noire comme de son pittoresque dialecte, il bannit le haut allemand de ses écrits et voulut peindre la nature dans le langage de ses habitants. Ses plus jolis morceaux sont empreints d'une grâce naïve et douce, qui séduit en même temps qu'elle émeut. Il n'est pour lui de charmes comparables à ceux des montagnes ou des vallons parmi lesquels il a vécu; il les anime, les personnifie, les identifie avec leurs braves paysans et donne à son style un coloris, une chaleur, auxquels l'Allemagne ne nous a pas habitués. Mais la beauté de ce style en est précisément la difficulté. Ecrites dans un langage inconnu de l'Allemand du nord, et à plus forte raison de l'étranger, ses églogues et ses idylles semblent uniquement réservées à ses compatriotes, comme si l'auteur, dans son égoïsme, eût voulu que la forêt qu'il chérissait fût seule à jouir de son talent, — car on tenterait vainement de les traduire en langage littéraire: « Ce serait, disait-il, comme si on voulait introduire dans la haute société une fille de village en toilette de ville. » Quelques écrivains s'y sont, cependant, essayés; leurs tentatives ne nous donnent, paraît-il, qu'une bien faible idée des magnificences du manuscrit. — Quoiqu'il en soit, cette fraîche et candide poésie n'est point l'unique œuvre du poète: il publia diverses histoires de la Bible, rédigées à sa façon pour l'usage des écoles, ainsi qu'un almanach intitulé « l'Ami de la maison », tiré pendant bien des années à 40,000 exemplaires.

Hébel mourut à Schwetzingen, le 22 septembre 1826, laissant une fortune de 14.000 francs, qu'il destinait à la construction d'un asile de vieillards, où chacun eût

reçu, le dimanche, une chopine de vin, afin de se « réchauffer le cœur ». Ses amis et ses admirateurs respectèrent pieusement son désir : un hospice fut créé à Schopfheim. J'ignore, toutefois, si le cordial promis ranime, chaque semaine, le sang engourdi de ses antiques pensionnaires.

Ce modeste hommage ne pouvait, cependant, suffire à la mémoire d'un aussi grand homme : le hameau qui le vit grandir voulut que son image rappelât à jamais ses traits à la vallée qu'il avait si poétiquement chantée, et le buste de l'illustre compatriote resplendit sur un socle de pierre, à l'ombre de quatre marronniers. Carlruhe avait, d'ailleurs, devancé dans cette voie le village reconnaissant et élevé, dès 1835, à son remarquable professeur, un monument sur lequel elle écrivait, entre autres citations, ces vers, emblème de la droiture et de la piété de leur auteur :

Lorsque devant tes pas le chemin se partage,  
Pour savoir quel côté te convient davantage,  
Parle à ta conscience ; indubitablement  
Elle te répondra, sachant bien l'allemand.

Et sur une autre face :

Malgré la nuit profonde et son obscurité,  
Les étoiles aux cieux sont de toute beauté,  
Et l'on reconnaît bien à leur clarté chérie  
Comme il fait bon là-haut, dans notre autre patrie.

J'ai parlé poésie : que la Muse d'Hébel ne m'en veuille point trop si je la quitte pour visiter quelques fourneaux et saluer, en passant, les Vatels germains. Ce sont les « Pfankuchen » de tout à l'heure, qui m'ont engagé à franchir le seuil de leurs antres culinaires.

Les « Pfankuchen », me diras-tu ! Quelle espèce d'animal cela peut-il être ?

Calme-toi ! Je viens à ton aide et veux sur-le-champ tranquilliser ton âme inquiète.

Je te dirai, tout d'abord, que la « Pfankuche » n'est ni quadrupède, ni bipède, ni oiseau, ni poisson, ni insecte, ni reptile.... Et, cependant, quel n'est point le respect dont on l'entoure ! Séduisante rivale de la choucroute et du bouilli, elle l'emporte sur celui-ci, vaine parfois celle-là. C'est l'amie domestique, c'est l'ange du foyer, c'est la joie des enfants, c'est la déesse protectrice et réparatrice des forces perdues aux rudes labeurs des forêts ou des champs. Elle sourit aux doigts calleux de l'ouvrier qui la déroule; son apparition émerveille le bébé, qui la dévore d'un œil d'envie, et la mère, qui la fit, la regarde avec bonheur, fière de son œuvre, enivrée de son arôme. Qu'elle est parfumée cette grisâtre vapeur, qui s'élève de son corps étincelant en légers tourbillons pleins de senteurs embaumées et de promesses séductrices ! Oh ! Pfankuche savoureuse, toi dont la vue seule réjouit les cœurs et sème la gaieté dans les familles, toi, l'amie du pauvre aussi bien que du riche, toi, l'ornement du repas modeste et la parure des festins somptueux, oh ! Pfankuche dorée, reçois nos saluts et nos hommages !

— Mais tout cela ne m'apprend pas ce qu'est ce fameux plat des dieux.

Patience, je te prie; j'arrive promptement au but.

Ce n'est point un animal, t'ai-je dit; ce n'est pas davantage un légume, un fruit....

— C'est donc alors ?

C'est.... C'est une crêpe ! mais une crêpe gigantesque, monstrueuse, colossale, une crêpe de Titans, une crêpe de Gargantuas, capable de rassasier un hameau tout entier. Figure-toi un énorme disque doré, épais d'un pouce, de trente à quarante centimètres de diamètre, mou, flasque, humide, pâteux, cédant sous la pression

du doigt qui y laisse son empreinte, montrant sous la blessure de la fourchette des entrailles d'un jaune blanchâtre; figure-toi ce disque enduit de marmelade d'abricots, de prunes, d'airelles, de myrtilles,... en un mot, de l'une ou l'autre des confitures que ton imagination aura inventées; représente-le-toi roulé sur lui-même et couché sur un long plat, où il affecte la forme d'un poisson ventru, zébré de veines groseille, brunes, jaunes, noires,... et tu sauras ce qu'est la « Pfankuche »!

— Ce n'est que cela!

Ce n'est que cela! Mais ce peu enchante milady, qui, désireuse que tu connusses son plat favori, m'a dicté ces lignes. — Si tu veux, toutefois, mon opinion, tu sauras que j'exècre la « Pfankuche » et, qu'à mon avis, jamais omelette plus grossière n'a dû faire rougir de honte la poêle qui l'a portée.

Mais, trêve de plaisanteries! Un sujet aussi sérieux réclame une plume plus posée....

Tu te réeries? Songe donc à l'appétit irrassiable du touriste, dont huit à dix lieues ont éreinté les jambes et dilaté les nerfs de l'estomac! Songe à ses membres endoloris, à son corps affamé, et dis-moi s'il importe si peu de trouver, quand la nuit vient, un gîte où reposer sa tête, une table où prendre de nouvelles forces pour l'excursion du lendemain! Je me ris de ces coureurs de montagnes, plus hâbleurs que valeureux, qui s'en vont de-çà de-là, semant sur leur route leurs principes d'anachorètes. A les en croire, ils vivraient d'air, de parfums et d'eau pure, ce qui ne les empêche point, cependant, de dévorer comme quatre sitôt qu'ils s'attablent. Certes, le premier, je fais fi d'un bon plat ou d'un appartement douillet, si je leur dois sacrifier l'ascension d'une montagne, le parcours d'un vallon, la traversée d'un pays sauvage et grandiose, et je ne comprends pas davantage que la crainte d'un mauvais

lit ou la perspective d'un jeûne forcé vous fasse renoncer à quelque splendide voyage. Mais trouver le long de son chemin de quoi se reposer, de quoi se réconforter, et dédaigner ce que la nature jette généreusement sur vos pas, c'est, à mon avis, de la fanfaronnade, de la sottise, tout au plus dignes d'un grand enfant bouffi d'orgueil plutôt que de courage.

Or donc, l'Allemagne est, sous ce rapport, un pays de cocagne. — Quand je dis l'Allemagne, je veux parler de la Moselle, des bords du Rhin, du Taunus, de la Forêt-Noire, contrées que je parcourus à pied. — Quel que soit le village où tu t'arrêtes, tu y trouveras bon souper et bon lit. La couchette, il est vrai, sera sans doute un peu courte et beaucoup trop étroite pour un dormeur remuant; ses draps seront, en outre, de quelques pouces moins longs que le matelas sur lequel on les aura étendus comme une serviette sur une table dont on ne veut couvrir que la partie centrale, ce qui fait qu'il ne faudra point t'étonner, en t'y coulant, de voir tes deux pieds se dresser, grelottants, contre le bois du lit; de même que tu n'éprouveras aucune inquiétude, si, la nuit, réveillée par le froid, tu te retrouves gisant sur une paillasse multicolore, dans le costume imposé aux anciens maris allemands, qui avaient eu la bonhomie de se laisser battre par leurs femmes. Ce sont là autant de détails auxquels tu remédieras aisément, si tu n'es ni trop longue ni trop large pour l'étendue de ta couche. L'excellent déjeuner que l'aubergiste t'offrira au réveil, servira, d'ailleurs, de compensation à tes mésaventures nocturnes. A ce déjeuner, tu mangeras du pain blanc, à moins que tu ne lui préfères ce grand pain bis, dont la croûte luisante a la couleur du bitume. Long de cinquante centimètres, large de vingt-cinq, haut de quinze, il ressemble à ces antiques massues, dont il a le poids et qui broyaient le crâne qu'elles frappaient,

comme le talon de l'homme écrase l'insecte sur lequel il se pose. Aucuns le trouvent excellent: je ne les contredirai point, mais je les prie de me faire savoir comment ils s'y prennent pour l'apprécier, car on se brise les dents à y mordre, tant sa croûte est dure. — Un débris de fromage sous un globe, du miel diaphane dans un vase forment le complément de ce repas matinal.

Midi sonne ! C'est l'heure du diner. Garçons ou filles d'auberges déposent devant vous des assiettes pleines d'une décoction d'os, que la semoule, sinon la farine, épaissit, et où nagent des filaments de pâte douteuse : c'est blanchâtre, jaunâtre, gluant, fade ; c'est atroce ! Et voilà, cependant, le potage de tous les jours, des hôtels princiers comme des auberges les plus modestes ! La nature leur a donné les meilleurs légumes du monde, et ils n'en veulent pas user, les sauvages ! Une soupe verte est pour eux un mythe ; le bouillon est presque aussi rare : ils n'estiment que la purée d'orge, titre pompeux dont ils décorent le breuvage que chaque jour apporte à l'étranger déconfit. — Puis, le bouilli, l'éternel bouilli ! L'homme ne peut vivre sans air, le poisson meurt s'il ne frétille dans l'eau, l'Allemand dépérit quand il n'a plus son « *Rindfleisch* » ! Il est son bonheur, sa consolation, sa vie !... Aussi le mange-t-il à toutes les sauces, sauce au beurre, sauce à la moutarde, sauce à la crème, sauce aux tomates,...ou sans sauce du tout ; et il lui donne pour compagnons de plats des harengs, du thon mariné, de la compote de poires, de prunes, de reines-Claude, d'abricots,... des courges au vinaigre, des betteraves confites, des cerises à l'eau-de-vie et des raiforts... Quel salmigondis ! Il y a de tout là dedans, sauf des pommes de terre...

— Des pommes de terre !

Eh oui ! le Germain n'a guère le « *Kartoffel* » en honneur, à moins qu'il ne considère ce délicieux tuber-

cule comme indigne des palais étrangers qu'il traite.

— Et la choucroute ? me diras-tu.

Rare comme les beaux jours, plus rare que la grâce chez une Allemande. Je n'en mangeai qu'une fois depuis six semaines que j'ai franchi les frontières de l'empire. — Après tout, la choucroute est un plat d'hiver, et nous sommes en plein été ; rien d'étonnant donc, si ses apparitions sont aussi clair-semées.

— Et après ?

Après ! Un affreux mélange de mets, qui frémissent d'épouvante sitôt qu'ils s'aperçoivent et que les cuisinières teutonnes accouplent avec une audace inouïe, du saumon froid en mayonnaise barbotant au milieu d'une volaille en capilotade ; une gigie de chevreuil nageant dans une sauce épicée, où flotte une maigre salade qui n'a jamais connu l'huile et qui voile une douceuse compote de fruits sucrés ; un hareng de Hollande s'allongeant à côté d'une tranche de veau plantureuse et relevant de son fumet la fadeur de la viande....

— Et les truites, les truites tant vantées de la Forêt-Noire ?

Excellentes et superbes, avec leurs beaux dos bleus et leurs taches de feu ; mais les barbares les gâtent encore, en leur refusant comme assaisonnement, et pommes de terre, et beurre. Demandez-vous celles-la, elles arrivent en chemise ; réclamez-vous celui-ci, on vous l'apporte en pain : libre à vous d'en faire ce que bon vous semble. On dirait que le beurre fondu effraye les maritornes du grand-duché !

— Et les douceurs ?

Il en est d'exquises, les compotes surtout, ces succulentes compotes, que l'on mange du matin au soir, que l'on sert indifféremment avec l'un ou l'autre plat, qu'il soit aigre ou doux, que l'on unit sans honte et sans vergogne aux mélanges les plus saugrenus, que l'on enferme

impudiquement dans de grossières omelettes, ces compotes pour lesquelles on n'a ni considération, ni respect, et qui sont, cependant, si bonnes ! La compote et la bière, voilà le triomphe de l'Allemagne ! Il n'est pas un fruit qui ne se change en savoureuse marmelade, depuis la modeste myrtille jusqu'à la pêche vermeille et la poire odorante. Leur énumération noircit des cartes entières de noms cachant sous leur rudesse apparente un incomparable parfum. Milady raffole de cette friandise ; il lui en faut à tous les repas. Ce qu'elle en absorbe est vraiment prodigieux ! Une portion n'est point engloutie qu'une autre suit bientôt la même voie. Et, si je ne craignais d'être indiscret, j'ajouterais même, qu'à la dérobee, elle lèche l'assiette, pendant que milord a le dos tourné !... Mais ce sont là des confidences auxquelles ma discrétion s'oppose, et je ne voudrais pour rien au monde trahir la passion, si pardonnable qu'elle soit, de ma chère compagne de voyage.

— Et les desserts ?

Grossiers, mais bons : des gâteaux de riz, des crèmes de famille, des poudings domestiques, des tartes ménagères...

— Et les fruits ?

Les plus beaux que l'on puisse rêver, le long des routes, au milieu des vergers, parmi les jardins, à l'ombre des maisons,... partout, si ce n'est sur les tables ! Pomone, est, ma foi, je crois, réduite entièrement en compote !

— Et les.... ?

Et les.... ? Mais tu deviens trop curieuse : j'abandonne un sujet dans lequel tu sembles te complaire et reprends vivement le chemin de Schopfheim, car je m'aperçois que je me suis égaré trop longtemps dans celui de messire Gaster.

Nous voilà donc tous trois cheminant sur la grand'route de Bâle. A peine avons-nous quitté Hausen que nous traversons l'important village de Fahrnau, plein de jardinets en fleurs et d'habitants en grands tabliers verts.

— Un homme sans tablier, à Fahrnau, est presque un phénomène. — Au delà, la vallée s'élargit prodigieusement, au point qu'il serait juste de dire : « la plaine de la Wiese », comme on dit : « la plaine rhénane » ; mais les géographes ne l'ont pas ainsi voulu. Nous arrivons alors aux premières maisons de Schopfheim, où milady s'empresse de commander sa « Pfankuche » favorite et sa compote bien-aimée. Après quoi, nous visitons la ville, — car Schopfheim est une ville, de 3000 habitants, avec une fort belle maison commune, une jeune église non moins attrayante, une superbe école, une sous-préfecture, un bureau de poste, des fabriques nombreuses, des promenades publiques et le souvenir de ses murs, de ses fossés et de ses quatre tours d'autrefois. Schopfheim eut, en effet, ses remparts. Et pourquoi pas, au fait, elle qui appartient tour à tour aux abbés de Saint-Galles, de Saint-Georges, de Saint-Blaise, aux seigneurs de Rœtteln et de Bade? Ses murailles se sont écroulées : la petite ville est toujours là, vivante, active, ensoleillée, à la base des montagnes, dont les sentiers ombreux mènent au temple d'Hébel, un autre souvenir du val reconnaissant à son immortel poète.

Notre visite et notre diner terminés, nous quittons l'industrielle cité, traversons la vallée de la Wiese, qui n'a pas, en cet endroit, moins d'un quart d'heure de large, et gravissons lentement la chaîne des collines peu élevées qui la séparent de sa sœur sauvage, la vallée de la Wehra. Chemin faisant, nous nous retournons de temps à autre pour contempler les chatolements de la gracieuse rivière jusqu'à son mariage avec le Rhin, ou pour remon-

ter son cours étincelant jusqu'aux croupes azurées du Blauen de Zell, derrière lequel elle se perd. Et, tandis que nous admirons sans réserve, notre route monte, sans fatigue, sans peine, à travers d'immenses prairies, dont l'herbe fraîchement coupée poudroie aux rayons arlents du soleil.

— Le lac d'Eichen ! s'écrie tout à coup milord.

— Un lac ! Où ça ?

— Là, à vos pieds !

Lady Baedeker et moi regardons avec attention, mais vainement. Un lac n'est cependant point une épingle perdue dans l'immensité des prés. Milady prend sa lorgnette, examine ; je l'imite : nos recherches restent infructueuses.

— Il est là, vous dis-je, reprend milord.

— Là ! Où ?

— A vos pieds.

— Il est donc à sec, alors !

— Je n'ai jamais affirmé le contraire ; j'ai parlé du lac et non point de ses eaux.

L'Anglais avait dit tout cela avec un tel sang-froid, un tel sérieux, que j'éclatai de rire en jetant les yeux sur l'étang invisible. Puis, je demandai l'explication du rébus, et voici ce que j'obtins :

Le lac d'Eichen est une sorte d'entonnoir immense, creusé presque au faite de la chaîne démarcatrice de la Wiese et de la Wehra. Cet entonnoir communique avec quelque grotte inconnue, qui recueille ses eaux aussitôt qu'il les reçoit. Mais, si la tempête fait rage, si les torrents s'y engouffrent désordonnément, au point de ne pouvoir s'écouler assez vite, le lac déborde, se précipite avec fureur vers Hasel et ravage tout sur son passage. Ce ne sont là, toutefois, que des faits accidentels

et cette mare altérée inspire si peu de frayeur à ses riverains qu'ils en cultivent le lit, dont ils fauchent en ce moment les récoltes avec l'insouciance de gens ignorant la nature du sol qu'ils ont ensemencé. Entouré de quelques touffes de bois, sans doute les restes des antiques forêts de chênes qui, jadis, lui servaient de cadre, il leur emprunte indubitablement leur nom (*eiche*, chêne), malgré l'opinion de certains auteurs téméraires, qui voudraient lui donner pour marraine la forteresse « Robur », que Valentinien fit élever à Bâle, en l'an 374. Drôle de lac, dont les ondes sont de verdure ! Dumas ne lui eût point jeté la moitié de son verre d'eau, il le lui aurait donné tout entier !

Une demi-heure nous avait suffi à atteindre l'étroit plateau séparant la Wiese de la Wehra, plateau agréablement tigré de prés et de noires forêts de sapins. A son extrémité, un magnifique tableau apparut subitement à nos yeux : la chaîne occidentale de la Wehra, verdoyant sous son riche manteau de forêts ; sa sœur jumelle, la chaîne orientale, voilée de sa gaze d'azur, que les ruines de Baerenfels avaient trouée, afin d'étaler leur arrogante fierté, et dont la tête aplanie laissait flotter au vent sa souple et mobile chevelure d'épis dorés ; au midi, c'étaient les ondulations veloutées du Jura, découvertes entre deux mamelons duveteux ; et derrière ces collines mystérieuses, les crêtes effilées de quelques pics alpins. Il n'est point de toile qu'un artiste pourrait rendre si légère, si vaporeuse : on eût dit que le paysage tout entier allait lentement s'élever vers le ciel, comme le voile aérien qui l'enveloppait de teintes harmonieuses et féeriques.

Nous sommes à Hasel, à l'auberge « Zur Erdmannleinhoehle ». Trois chasseurs y entrent en même temps que nous ; un homme de peine les accompagne. Les premiers

portent des carnassières gonflées de perdreaux et de lièvres : des pattes brisées passent à travers les mailles du filet, une aile sanguinolente et lâche pend le long de la sacoche ; le second a peine à soutenir le chevreuil qu'il tient en bandoulière. Pauvre bête ! Son regard plaintif et glauque dit encore le chagrin qu'il eut de mourir. Que veux-tu ? Il laisse peut-être une veuve en pleurs, des chevrettes bien-aimées. On n'en est pas moins époux et père pour n'être que chevreuil. Mais Diane est sans pitié, et les larmes d'un cerf n'ont jamais ému son cœur.

Hasel est connu des touristes par sa grotte, « l'Erdmannleinhoehle » ou la « Grotte des petits hommes de terre ». Cette grotte s'ouvre à environ dix minutes du village, dans un frais vallon, où murmure un ruisseau. Il n'y a guère plus d'un an, le maître d'école du hameau en était le cicerone patenté, guide que les curieux chérissaient, car il avait, dit-on, quelques amis parmi les nains, si bien qu'il en présentait parfois aux visiteurs assez habiles pour captiver sa bienveillance. Mais notre magister s'est un jour demandé si ce rôle de conducteur était bien en rapport avec sa haute position sociale, et sa dignité lui ayant répondu négativement, il résolut de renoncer à jamais aux bénéfices de sa charge. Un gamin de l'auberge accompagne à présent les curieux ; toutefois, comme ce gamin n'est qu'un rustaud, grand tapageur et fort peu respectueux, les nains, qu'il effraie ou dérange, n'ont pas encore voulu entrer en commerce avec lui. Voilà comme quoi nous n'en connaissons probablement point, ce qui, je te l'avouerai, me contrarie beaucoup.

Un très petit chalet, aussi gracieux que le vallon qu'il décore, sert d'entrée à « l'Erdmannleinhoehle ». Nous y revêtons un grossier costume de toile grise à capuchon, nous allumons de minces et longues lattes de bois

résineux et nous pénétrons dans la grotte sous la conduite du gamin conducteur, en compagnie de l'un de ses camarades.

Quinze à vingt degrés visqueux nous déposent à l'entrée d'interminables galeries, humides et noires, dont la froide sueur, suintant en perles prodigieuses, éteint nos torches ou se brise sur nos têtes en limpides éclats. Après cinq minutes de marche difficile, le couloir s'élargit tout à coup ; sa voûte s'élève et s'aplanit : nous sommes dans le « petit Temple ». Quelques pas encore, et la voix nasillarde du jeune cicérone nous annonce notre entrée dans le « grand Temple », une seconde salle un peu plus large, un peu plus élevée que sa voisine, cependant tout aussi triste, tout aussi sombre, tout aussi monotone. Serait-ce dans ces chambres glaciales que les nains rendraient hommage à leur dieu ? Le magister n'est malheureusement pas là pour nous renseigner à ce propos.

Au sortir du « grand Temple », nous montons et descendons tour à tour de larges échelles, boueuses, glissantes ; nous nous fauflons dans un dédale de galeries, si basses, si obscures, que nous ne savons assez nous ramasser sur nous-mêmes pour ne point nous meurtrir la tête contre leurs saillies ; nous glissons de notre mieux entre d'épaisses stalactites, enfumées, graisseuses, et, tandis que nous nous efforçons vainement de suivre nos coquins de guides, qui courent dans ces corridors capricieux avec l'agilité de leurs minuscules habitants, nous voyons, à la hâte, une tête de mort, la face de Barberousse, les paupières rabattues, la moustache et la barbe finement dessinées, — l'image de Gambrinus, sous les traits d'un Chinois jovial et bouffi, sculptée au milieu d'une énorme stalagmite, dont l'ampleur représente fidèlement le flasque embonpoint du dieu de la gourmandise, — les « promis », se donnant le baiser des fiançailles, la fiancée,

l'air innocent et candide, bien qu'elle porte pour coiffure le bonnet provocant de la mère Angot, le fiancé triomphant et joyeux avec sa mine de lion. — Notre guide m'a dit que ce couple amoureux personnifiait pour les nains l'Héloïse et l'Abélard de leur petite race, et je me suis incliné profondément devant un emblème aussi respectable. — Nous rencontrons ensuite quelques sonores pétrifications disposées verticalement et décorées du nom ronflant de « grand Orgue », une tombe, le « Tombeau des Princes », sans doute la nécropole des anciens souverains de la montagne, et, près d'elle, le « Saule pleureur », sous lequel les parents, les sujets du monarque défunt viennent pleurer, qui un père, qui un ami, qui un roi, dont le souvenir n'est point encore effacé.

Il y a bien longtemps, cependant, que le royal caveau ne fut plus entr'ouvert, car les nains, gens de progrès et d'action, ont, depuis des siècles, aboli la royauté et proclamé la république dans leur pays souterrain. On dit que ce fut la nouvelle d'une guerre qui mit le feu aux poudres et amena la chute de l'ancien gouvernement. Le dernier de leurs rois, bon enfant s'il en fut, mais plus ambitieux qu'un vulgaire mortel, avait beaucoup entendu parler dans ses courses nocturnes de combats livrés, de batailles gagnées, de forteresses renversées, de victoires brillantes, si bien que sa pauvre cervelle s'en était trouvée malade et qu'il s'était mis sottement à rêver hauts faits d'armes et conquêtes. Le bouillant monarque ne songeait à rien moins qu'à partir en guerre contre les nains amis d'une montagne voisine et à s'emparer de leurs biens et de leurs personnes. A l'exemple des souverains de la terre, il réunit donc son peuple, afin de lui communiquer ses projets. Mais il n'en avait pas soufflé les premiers mots qu'un sourd murmure emplit la profonde caverne. Eh quoi! la guerre, c'est-à-dire le pillage, le meurtre, le massacre, l'assassinat, le

carnage!... C'est là, tout au plus, un crime dont un bras terrestre se peut souiller! Un nain n'a jamais trempé sa main fratricide dans le sang d'un nain!

Un orateur lilliputien monte aussitôt sur un tertre. De sa voix puissante, il interroge ses frères; en est-il, parmi eux, qui veulent suivre leur chef dans la voie de l'ignominie?...

Pas un n'ouvre la bouche; le roi stupéfait reste immobile sur son trône.

Alors l'orateur reprend :

— Frères, défendons notre honneur, défendons notre vie contre les caprices d'un traître! Frères, soyons libres!...

Un long cri court le long des voûtes, et l'écho répète cent fois ces mâles paroles : « Frères, soyons libres !... »

— Frères, la royauté veut notre honte !

Et mille voix redisent : « La royauté veut notre honte !... »

— Frères, que le roi soit à jamais banni !

— Que le roi soit à jamais banni ! s'écrie l'assemblée toute entière.

Et ce roi, il n'y a qu'un instant si orgueilleux, si présomptueux, descend, la mine piteuse, déconfite, les marches de son trône, pendant que le peuple acclame l'orateur comme premier président de la jeune république de « l'Erdmannleinhöhle ».

Mais revenons à la visite de la grotte. Ici, c'est quelque bizarre stalactite; là, quelque difforme pétrification; dans cette crevasse, un ruisseau rapide, l'Hoellenbach, dont la source mystérieuse n'est point connue des mortels : dans cet antre, une pauvre mare, lugubre, sinistre, aux eaux immobiles, dont la surface polie reflète les noires parois de la roche qui la voûte; puis, c'est autre chose et autre chose encore. A en croire nos guides, nous marcherions de merveilles en merveilles, bien que je ne

vis jamais trou si misérable. Quels magiques palais ne sont point nos grottes de Han, de Rochefort, de Remouchamps même, auprès de cette caverne souterraine, bonne au plus à servir de repaire aux chouettes et aux chauves-souris. Et, malgré cela, nous la savons peuplée de toute une charmante population, digne d'un meilleur gîte. Que de fois ne me suis-je retourné et n'ai-je cherché dans ces sombres couloirs l'œil étincelant de ses lutins ! A certains moments, je voyais des points rouges scintiller derrière moi à travers l'épaisse obscurité de la grotte : on eût dit des yeux enflammés dardant sur nous leurs prunelles ardentes. Mais, à peine avaient-ils brillé, qu'ils s'éteignaient aussitôt : c'étaient les braises incandescentes de nos torches, que nous avions secouées contre la roche et qui pétillaient encore sur le sol. Que de fois ne me suis-je arrêté et n'ai-je tendu une oreille attentive ! Je ne surprenais que le bruit des gouttes d'eau s'aplatissant contre la pierre, et le roucoulement du ruisseau dans les solitaires galeries.

Chacun prétend ici, cependant, que la tribu de « l'Erdmannleinhöhle » est innombrable. La nuit, quand la lune éclaire le vallon de ses rayons d'argent, les nains sortent des profondeurs de la montagne, pour s'ébattre au milieu des prés. C'est lorsque leur vert tapis est nouvellement tondu et que l'herbe desséchée jonche le versant des collines qu'ils aiment surtout à s'y rouler. Ils s'abandonnent alors à toutes les joies de la campagne : les uns dorment béatement couchés dans leur moelleuse litière ; d'autres jouent à colin-maillard, leur plaisir favori ; d'autres encore s'adonnent passionnément au jeu de boules ; quelques écervelés s'en vont cacher leurs baisers et leurs amours derrière les hauts tas de foin. Il en est, toutefois, de plus prudents, de plus vigilants, qui profitent des obscures soirées pour faire, aux alentours des villages, leur provision de fruits et de

légumes.... Oh! ne te récrie point : les nains ne sont pas des voleurs ! Il leur faut si peu de chose pour leur alimentation, qu'il ne vaut guère la peine d'en parler : quelques feuilles, une méchante poire, une pomme de terre oubliée suffisent à nourrir une famille entière. Ne paient-ils point largement, d'ailleurs, ce léger larcin en détruisant les insectes nuisibles aux récoltes, en chassant les oiseaux, qui dévorent les cerises vermeilles, en rendant, que sais-je, mille services aux paysans de la contrée, qui les vénèrent comme des génies protecteurs. Et que demandent-ils en échange de tous ces bienfaits ? Rien, quasi rien, du moins : l'incognito ! Mais, sous ce rapport, ils sont inexorables. Malheur à celui qui tenterait par quelque ruse de violer leur désir : ils en deviendraient l'ennemi le plus acharné et la grandeur de leur vengeance égalerait celle de leurs bontés. C'est à peine s'ils consentent à se montrer à quelques amis dévoués, au magister entre autres. Entendent-ils le plus faible bruit, ils se cachent précipitamment dans quelque crevasse, sous quelque pierre de la montagne, où ils restent blottis jusqu'à ce que la cause de leur frayeur ait disparu ; quelque curieux s'engage-t-il dans leur labyrinthe souterrain, ils s'enfoncent au fond de galeries inconnues, d'où ils ne sortent qu'après l'éloignement de l'intrus. Parfois, on distingue une confuse rumeur, comme un sourd bourdonnement, à travers la vallée : c'est la bande affolée des nains, qui vole en hâte vers sa retraite mystérieuse. Vainement la cherche-t-on du regard ; l'œil ne s'est point dirigé vers l'endroit où le vent a passé qu'elle s'est éclipmée déjà.

Une demi-heure sépare « l'Erdmannleinhöhle » du grand village de Wehr, dans lequel nous entrâmes au son des clochettes des blanches génisses se rendant à l'abreuvoir et aux accents de la corne enrouée du

chevrier, qui poussait devant lui son paisible troupeau. La nuit laissait choir ses premières ombres sur la vallée, quand nous franchissions le seuil de l'auberge Brugger.

Deux  
de la W  
dans la  
— Tisse  
écuyer  
du har  
Les so  
— Fra  
multico  
ses e n

Wert  
tion au  
lui emp  
s'écarte  
donces  
à peine  
la crête